

Table des matières

PRÉFACE DE PASCAL ENGEL (page 3)

AVANT-PROPOS DE MICHEL DUFOUR (page 29)

Introduction (page 37)

PREMIER DIALOGUE (page 45)

Progrès et accumulation des connaissances

DEUXIÈME DIALOGUE (page 85)

Charge théorique et sous-détermination

TROISIÈME DIALOGUE (page 129)

Holisme

QUATRIÈME DIALOGUE (page 159)

Critères de succès

CINQUIÈME DIALOGUE (page 195)

Incommensurabilité

SIXIÈME DIALOGUE (page 225)

Intérêts et déterminants sociaux des croyances

INDEX (page 257)

Introduction

Certains de mes amis philosophes des sciences ne cessent de me répéter : « N'écris pas de dialogues. » Grave erreur si l'on croit ce genre trop surfait ou trop léger pour se plier au genre de rigueur dont nous, philosophes, tirons quelque fierté dans nos accès de vanité. Leur réaction est sans doute trop précipitée car les dialogues de Platon, Galilée, Berkeley et Hume recèlent certains des plus brillants joyaux argumentatifs de l'histoire des sciences et de la philosophie. Je ne prétends pas trouver place en pareille compagnie, mais je fais pourtant bel et bien face au même genre de problème d'exposition qu'eux. Galilée, par exemple, déplorait le fait que les étrangers à sa spécialité – la mécanique – jugeaient ses traités techniques inaccessibles. Pire, parmi ses contemporains non scientifiques régnait la plus ample confusion quant à ce que contenait ou pas cette « nouvelle » science. Il décida qu'un dialogue en langue vernaculaire pourrait arranger la situation. De même, on peut supposer que les dialogues hérités de Platon résultaient d'un effort pour rendre davantage accessibles aux étrangers à son Académie les traités plus abscons dont débattaient ses membres.

Je suis dans une perplexité similaire. Les étrangers à la philosophie des sciences – et j'y englobe aussi bien de nombreux chercheurs en sciences de la nature ou en sciences sociales que des philosophes spécialistes d'autres domaines – ont généralement une certaine idée de son histoire récente et de son état actuel. D'après celle-ci, le positivisme régna en maître pendant un siècle, d'Auguste Comte à Rudolf Carnap. Puis, ainsi

va l'histoire, le positivisme fut détrôné au début des années 1960 et remplacé par ce qui a été unanimement appelé (*sauf* par les spécialistes) «la philosophie des sciences post-positiviste». Parmi les étrangers à la philosophie des sciences existe un vaste consensus non seulement sur l'occurrence de cette révolution, mais aussi sur le fait qu'elle rendit problématiques – et peut-être même sans espoir de rédemption – des notions clefs telles que progrès, objectivité et rationalité. En somme, parmi ceux qui ne sont pas philosophes des sciences (et cela va de philosophes de la culture comme Richard Rorty et Peter Winch jusqu'à des sociologues comme Barry Barnes et Harry Collins)¹, nombreux sont ceux semblant croire que la philosophie contemporaine des sciences fournit de puissants arguments à un *relativisme radical* en matière de connaissance en général, et de science en particulier. Le relativisme a bien des nuances, dont certaines seront explorées ici. En première approximation, on peut le définir comme la thèse selon laquelle le monde naturel et tout ce que l'on a mis en évidence le concernant ne pèsent pas, ou bien peu, sur nos opinions. En bref, le slogan relativiste est «La façon dont on considère les choses est complètement indépendante de leur façon d'être». C'est le point de vue que de nombreux auteurs contemporains retirent de l'étude de la philosophie des sciences.

1. *NdT*: Le philosophe américain Richard Rorty (1931-2007) fut un représentant très en vue du pragmatisme contemporain. Influencé par les derniers écrits de Wittgenstein, Peter Winch (1926-1997) s'est notamment intéressé à la philosophie des sciences sociales. Barry Barnes, né en 1943, est un représentant de premier plan d'une nouvelle sociologie des sciences qui a fleuri dans les dernières décennies du XX^e siècle. Composée de multiples courants, elle est au moins soucieuse de marquer une distinction nette entre idéaux ou normes scientifiques et pratique effective de l'activité scientifique. Harry Collins, lui aussi britannique et né en 1943, est un autre sociologue des sciences soulignant l'effet d'enjeux locaux et sociaux. Parmi les sociologues des sciences anglais de la même génération et fréquemment évoqué par Laudan, mentionnons encore David Bloor. Né en 1942, il fut professeur à l'Université d'Édimbourg. Son «programme fort» en sociologie des sciences fut l'occasion d'une controverse avec Bruno Latour. En français, on peut lire son ouvrage *Sociologie de la logique ou les limites de l'épistémologie*, Pandore, 1983.

Tout au contraire, je crois que l'état de l'art en philosophie des sciences apporte un bien maigre soutien aux formes extrêmes du relativisme épistémique. Je ne suis pas seul de cet avis ; la plupart de mes collègues philosophes des sciences acquiesceraient sans doute de bon cœur. Mais ce consensus dans notre discipline ne semble avoir guère d'écho auprès de ceux qui lui sont étrangers et croient évidemment que Thomas Kuhn, Willard Van Orman Quine ou Paul Feyerabend² ont discrédité l'image traditionnelle de la connaissance scientifique. Mieux, dans cette nouvelle ère «post-positiviste», de nombreux scientifiques (surtout en sciences sociales), mais aussi des littéraires et des philosophes extérieurs à la philosophie des sciences en sont venus à croire que l'analyse épistémologique offre, depuis les années 1960, des munitions puissantes pour un assaut global contre l'idée que la science représente une forme de savoir fiable ou supérieur.

Voyant combien de personnes étrangères à notre discipline l'ont mal interprété, nombre de mes amis réfléchissant aux sciences sont persuadés que le relativisme épistémique est juste l'une de ces sottises culturelles épisodiques appelées à s'étioler et mourir de leur belle mort. Ils ont l'air de croire que si l'on ignore les Kuhn et les Feyerabend, ou qu'on les disqualifie d'un cinglant raisonnement par l'absurde, on ne va pas tarder à voir la situation se corriger d'elle-même. Mais plus d'un quart de siècle après les premières salves éditoriales de cette nouvelle vague, le relativisme – sur la connaissance en général, et la science

2. *NdT*: Thomas Kuhn (1922-1996) est un historien des sciences américain. *La Structure des révolutions scientifiques* (1962) fut un véritable best-seller, durablement influent mais occasionnant aussi de vigoureuses polémiques. On lui doit, entre autres, la mode et le succès du terme «paradigme». W.V.O Quine (1908-2000) est un logicien américain de premier plan, célèbre pour quelques thèses réputées iconoclastes, telles l'«inscrutabilité de la référence» ou l'«indétermination de la traduction». Le nom de Paul Feyerabend (1924-1994) est souvent associé à celui de Kuhn en tant que représentants d'une nouvelle philosophie des sciences réputée, à l'époque, un peu turbulente. L'ouvrage le plus emblématique de son «anarchisme méthodologique» fut sans doute *Contre la méthode*, paru en 1975.

en particulier – ne montre pas de signe de faiblesse³. Tout au contraire, la communauté intellectuelle, dans son ensemble, en vient progressivement à croire que les prétentions de la science à une connaissance du monde, même faillible, ont été discréditées ou au moins sérieusement mises en doute. Au cas où mes observations sur le caractère rampant du relativisme paraîtraient exagérées à certains, je vais citer un prospectus que j'ai sous les yeux, annonçant une conférence tenue en octobre 1989 au Gustave Adolphe College, université luthérienne de préparation à la licence, située dans le Midwest des États-Unis. Le thème en était «La fin de la science?». Ironie du sort, elle était officiellement sponsorisée par la Fondation Alfred Nobel, celle-là même qui attribue des prix aux prouesses scientifiques. Cette annonce de la conférence commence ainsi: «Quand on étudie le monde contemporain, on éprouve le sentiment confus que la science touche à sa fin, que la science, entendue comme quête unifiée, universelle et objective, n'est plus... Désormais, on conçoit la science comme un projet plus subjectif et plus relativiste, émergeant d'attitudes sociales et d'idéologies – le marxisme et le féminisme par exemple.»

De sobres luthériens n'ont pas parlé de science en ces termes, depuis que Melanchthon, l'homme de main de Luther, mit Copernic en miettes au XVI^e siècle. Je ne sais pas qui est censé être le «on» de cette citation, mais certainement pas la plupart des philosophes des sciences. Face à une déclaration de ce genre (et cette conférence fut, malheureusement, typique de ce qui passe aujourd'hui pour «les humanités») se fait sentir – au

3. *NdÉ*: Rappelons la date de parution de la version anglaise du présent livre: 1990. Gageons que la situation décrite est peut-être pire actuellement qu'à l'époque (le regain du néocréationnisme ces dernières années (cf. Olivier Brosseau et Cyrille Baudouin, *Enquête sur les créationnismes. Réseaux, stratégies et objectifs politiques*, Belin, 2013), l'irruption des climato-négateurs – avec l'arrivée à la tête du plus puissant pays du monde de l'un d'eux –, etc., en attestent), ce qui rend d'autant plus utile la publication en français d'un tel ouvrage aux vertus de mise en garde...

moins à mes yeux – le besoin d’une analyse méticuleuse en des termes non techniques de ce que les travaux contemporains en philosophie des sciences permettent et ne permettent pas de dire sur la nature et les limites de la connaissance scientifique. Les problèmes y ont besoin d’un exposé dans une langue accessible aux personnes étrangères à la philosophie des sciences, mais rendant justice au mieux à la complexité et à la structure des arguments.

Je n’ai pourtant pas écrit cet ouvrage dans le seul but de rectifier des interprétations. Une cible plus vaste est ceux de mes contemporains qui, prenant régulièrement leurs désirs pour des réalités, se sont approprié des conclusions tirées de la philosophie des sciences et les ont mises au service de diverses causes sociales et politiques auxquelles elles sont mal adaptées. Des féministes, des apologistes religieux (dont des « créationnistes »), des membres de la contre-culture, des néoconservateurs, et une foule de curieux compagnons de route, ont prétendu apporter de l’eau à leur moulin avec, par exemple, la fameuse incommensurabilité et la sous-détermination des théories scientifiques. Substituer à l’idée de l’importance des faits et des résultats empiriques celle que tout est seulement affaire d’intérêts et de perspectives subjectifs est – juste après les campagnes électorales américaines⁴ – la manifestation la plus flagrante et la plus pernicieuse de l’anti-intellectualisme de notre époque. Le but de ce petit livre est d’examiner si la philosophie des sciences offre, comme on le prétend souvent, un fondement à ce genre de *laisser-faire*⁵ idéologique. Sa visée est à la fois purgative et prophylactique. Purgative, pour ceux ayant déjà succombé aux

4. *NdT*: Bien que depuis la parution de ce livre nous ayons vu bien pire et plus inquiétant dans la mise en avant d’un registre, au mieux, grand-guignol, l’anti-intellectualisme des élections présidentielles américaines se remarquait déjà par le privilège accordé aux confettis, aux majorettes et autres flonflons, au détriment des arguments politiques, certes plus austères.

5. *NdT*: En français dans le texte.

charmes du relativisme en le prenant, à tort, pour une position philosophique cohérente; prophylactique, pour ceux qui, sans être d'un bord ou de l'autre, demeurent perplexes devant thèses et antithèses du débat entre le relativisme et ses critiques.

La forme dialoguée semble taillée sur mesure pour ce genre de situations. Quand j'ai commencé à écrire, ce livre était proprement un *dialogue*, avec juste deux interlocuteurs, l'un plaidant pour la sagesse prévalant en philosophie des sciences, l'autre pour le relativisme épistémique. Il devint vite évident qu'une telle conversation à deux voix ne pouvait qu'induire en erreur car, dès le début des années 1960, il est apparu clairement qu'il n'y a pas une seule position générique en philosophie des sciences, mais trois ou quatre. Toutes partagent la conviction qu'un relativisme extrême n'est pas convaincant, même si elles arrivent à cette conclusion à partir de prémisses fort différentes. Capturer la complexité de cette dialectique m'a semblé nécessiter un dialogue entre un positiviste, un réaliste, un relativiste et un pragmatiste. Chacun des trois premiers personnages est *composite*. J'irai jusqu'à dire qu'aucun philosophe vivant n'adhère à l'ensemble des thèses mises dans la bouche de mon réaliste, de mon relativiste et de mon positiviste (en revanche, au moins une personne adhère à la ligne de mon pragmatiste). Je me suis toutefois donné la peine de m'assurer que les positions générales que j'attribue au représentant de chaque camp sont effectivement défendues par tel ou tel philosophe contemporain se rangeant sous sa bannière.

Le plus dur, ou du moins ce qui a demandé la plus longue élaboration, a été de donner au relativisme un porte-parole convenable. Je tiens ce point de vue pour profondément erroné; et comme je me connais et que je ne suis pas attiré par les triomphes faciles, j'ai fait de mon mieux pour rendre mon relativiste intelligent et apte à l'argumentation. (Je souligne, au passage, que le triste état de la littérature relativiste ne m'a pas été d'un grand secours dans cette tâche.) Néanmoins, je renvoie aux pages et versets de toutes les doctrines majeures adoptées et

défendues par mon relativiste⁶. Les sympathisants du relativisme prétendront – *si* le dialogue fonctionne – ne pas être ce genre de relativiste. Parfait. Rien ne me ferait plus plaisir que de découvrir que personne n'est prêt à revendiquer l'héritage relativiste sous cette forme. Mais contre ceux qui pourraient penser que j'ai dénaturé ce patrimoine, je suis prêt à soutenir que la littérature relativiste contemporaine est largement redevable à la plupart des vues discutées ici.



Pour finir, j'ai le plaisir d'adresser de chaleureux remerciements à Philip Kitcher, Deborah Mayo, Cassandra Pinnick, et Adolf Grünbaum, qui ont participé en 1989 à mon séminaire estival du National Endowment for the Humanities consacré à la «*Naturalistic Epistemology*», ainsi qu'à de nombreux étudiants de troisième cycle qui m'ont aidé à affiner les idées de ce livre. Merci aussi à la National Science Foundation dont les bons offices ont rendu possible mes recherches sur certains des problèmes abordés ici.

6. Pour mémoire, je dois souligner que deux des penseurs pesant lourd dans l'univers conceptuel du relativiste de mon dialogue (Kuhn et Quine) déclinent l'appellation de relativiste. Tous deux sont des universitaires sérieux et consciencieux, capables de reconnaître sans peine bon nombre des paradoxes du relativisme; mais ici les intentions importent moins que les conséquences. Les écrits de Kuhn et de Quine ont d'indiscutables implications relativistes, un fait que peu de relativistes patentés ont négligé. Impossible d'aborder le relativisme contemporain en ignorant le caractère central qu'y ont tenu des thèmes empruntés à Kuhn et à Quine.

Note au lecteur

En décembre 1988, à l'occasion d'une réunion de travail du Congrès philosophique américain, résolution fut prise de constituer un comité chargé d'un rapport à l'association sur «le statut actuel du relativisme épistémique en matière de connaissance scientifique». Fut alors dûment nommé un comité de quatre membres éminents de la société représentant des points de vue divergents. Il s'agissait de Quincy Rortabender (relativiste et auteur de *Le Savoir comme mythe. Esquisses d'un éthno-déconstructivisme* et de *Le Scepticisme généralisé, à l'exception des sciences sociales. Guide postmoderne*), de Percy Lauwey (pragmatiste, auteur de *Bricoler la vérité* et de *Comment réparer les idées cassées*), de Rudy Reichfeigl (positiviste, auteur de *L'Adéquation empirique. Que demander de mieux?* et d'une *Histoire facile de la philosophie. Les grands penseurs de Frege à Carnap*) et enfin de Karl Selnam (réaliste, auteur de *Dire les choses comme elles sont* et du *Guide sans peine du découpage du monde selon ses frontières naturelles*). Les membres se sont rencontrés sur une période de trois jours de l'été 1989. Incapable de parvenir à un consensus (à la grande joie du relativiste de la bande), le comité n'a pas pu rendre de rapport qui se tienne. Cependant, les sessions furent enregistrées sur bande magnétique; ce qui suit en est une transcription légèrement mise en forme⁷.

7. *NdT*: Les titres des livres sont déjà lourds de sous-entendus. Les noms et pré-noms des participants sont, eux aussi, loin d'être anodins puisqu'ils consistent en un télescopage des noms de représentants notoires des différents courants philosophiques concernés. Comme annoncé, on reconnaît déjà derrière ou dans le relativiste: Quine, Rorty et Feyerabend. Percy Lauwey ne doit pas être sans affinités avec les pragmatistes: Charles S. Peirce, Larry Laudan et John Dewey. En Rudy Reichfeigl se réincarnent sans doute Rudolph Carnap, Hans Reichenbach et Herbert Feigl dont les noms à consonance germanique fleurent très fort la mouvance du Cercle de Vienne et le positivisme logique. Quant à Karl Selnam, il s'agit sûrement d'un hybride de Karl Popper, William Sellars et Hilary Putnam.